



présente

Mémoire de piano

une nouvelle inédite

de

Ellen Guillemain

© Ellen Guillemain 2021

Au mois de janvier, la nuit et le jour couchent ensemble, se mélangent et ont du mal à se séparer. Ce jour-là, une obscure clarté avait fait quelques timides apparitions, comme une amante alanguie se lève du lit pour aller boire un verre d'eau et retourne très vite dans les bras de son amant.

Le ciel, tel le drap de leur lit, était lourd, bas, humide de leurs ébats et il avait semblé hésiter tout l'après-midi entre se tordre et se dévider sur la ville ou se gorger encore d'eau pour se déchaîner le lendemain.

Je rentrais chez moi, j'étais en retard. Ma montre indiquait 17h50 et sur la route, ça n'avancait pas. Il fallait que je traverse la ville et dans ces moments hivernaux, tout optimisme me quittait à la tombée du jour. Je ressentais alors une angoisse, quelque chose de vivant, un animal terrifiant qui plantait ses serres dans la poitrine et me lacérait.

Je n'avais qu'une hâte : passer la porte de chez moi et fermer à clé, essoufflée et en sueur, rassurée comme si j'avais échappé à un monstre dissimulé dans chaque haie, taillis, arbre.

— Pitié, attendez que je sois rentrée, j'ai horreur de conduire sous la pluie...

J'allumai une cigarette pour me calmer, mais les cieus décidèrent d'ignorer ma supplique. Ils balancèrent de grosses gouttes qui s'écrasèrent sur mon pare-brise tandis qu'une rafale de vent d'une violence inouïe fit vaciller ma voiture.

Une seconde plus tard, la pluie se projetait violemment dans un tumulte multidirectionnel, m'obligeant à enclencher la vitesse maximale des essuie-glaces pour y voir quelque chose.

La chaussée ressemblait à un grand ruban de réglisse sous le reflet jaune des lampadaires.

Des silhouettes, courbées, dont les parapluies se désarticulaient ou s'envolaient se hâtaient de rentrer chez elles.

Je respirai un grand coup.

— Allez, encore quinze minutes et tu seras chez toi idiote, dis-je tout haut. Repense à cette bonne journée que tu as passé chez ton amie, à ces flûtes de champagne bien fraîches que tu as bues, à ce premier épisode d'*Euphoria* que tu as découvert et qui t'a enchantée, inspirée.

Le ciel me répondit en déversant des trombes d'eau sur moi. Je distinguai à peine les feux du véhicule devant moi, une auto-école qui se traînait.

Une pensée morbide m'arracha un soupir de désespoir avant de se transformer en colère.

— Mais avance ! hurlai-je en tapant du plat de la main sur le volant.

Étrangement, la pluie cessa aussi soudainement qu'elle avait commencé.

C'est là que je l'aperçus, sur ma droite, devant une ancienne station Esso désaffectée, envahie par les mauvaises herbes, ses murs lézardés et tagués d'obscénités.

Sur un bout de trottoir, un vieux piano droit gisait...

La scène défila au ralenti, comme dans un film de Claude Sautet.

Avais-je déjà vu quelque chose d'aussi triste ?

Je déglutis difficilement. Ce qui m'arrivait était surnaturel. Le piano semblait m'appeler, il voulait que je l'emmène avec moi, que je fasse demi-tour.

— Ne me laisse pas là, dans la nuit froide, je peux encore servir...

Un nouveau coup de vent et une salve de pluie me ramenèrent dans l'habitacle et sur la route, dans le trafic. Les ténèbres s'abattirent sur moi.

Quand il disparut de mon champ de vision, je m'arrêtai au feu, les mains crispées sur le volant.

Dans la voiture d'à côté, une femme aux cheveux rouges, ultra maquillée me regarda fixement. Elle articula un mot et je suis certaine qu'elle dit « PIANO » en détachant bien les syllabes, dans une grimace démoniaque. Je posai le front sur le volant et je fondis en larmes avec une telle intensité que je fus incapable d'enclencher la première quand le feu passa au vert, provoquant la fureur des conducteurs qui me suivaient.

Depuis combien de temps n'avais-je pas pleuré de cette manière, si intense, si enfantine ? Cela ne m'était pas arrivé depuis si longtemps ! À peine quelques larmichettes au détour d'un film ou d'un passage de livre. Mon cœur avait vieilli en même temps que moi et s'était tari de son humidité.

Mais alors d'où venait ce geyser de larmes, ce chagrin immense ?

Je redémarrai et rentrai chez moi sans arriver à juguler mes larmes, j'étais tellement triste...

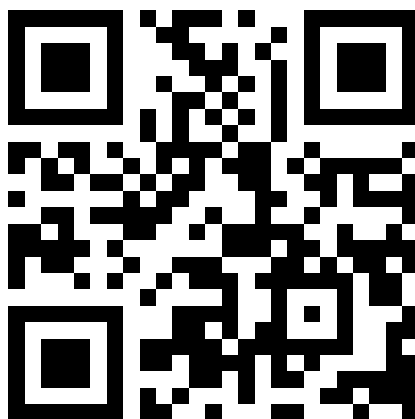
Le lendemain, il pleuvait toujours. Je suis repassée dans la rue. Le piano n'était plus là. Peut-être quelqu'un l'avait récupéré, me pris-je à espérer sans y croire vraiment. Pour me donner bonne conscience.

Je compris que ce piano, c'était la mémoire de tous ces chagrins immenses que j'avais tus, dissimulés, toutes ces peines accumulées, sédimentées qui avaient fini par former une croûte si épaisse que je la croyais indestructible.

Et puis, sans prévenir, un vieux piano cassé avait surgi au beau milieu de la nuit pour me rappeler mon humanité.



Ellen Guillemain



Ce QRcode vous permet d'accéder au site :

www.lartenchemin.com

où vous pouvez retrouver et télécharger gratuitement toutes les nouvelles de L'Art en chemin

Suivez l'actualité des artistes de L'Art en chemin sur la page Facebook : « L'Art en chemin »